

David Bloom se moque de nous par Anne Bragance

À travers le personnage de son nouveau roman, François Coupry tourne en dérision les gloires miteuses de notre époque.

« *Il y a trois jours j'ai tué trois personnes, c'est quand même embêtant. Je m'appelle David Bloom, je me trouve beau, j'enlève ma perruque de femme.* » Voilà, les trois coups ont retenti, David Bloom dans le rôle de David Bloom surgit sur la scène et décline tout de go son défaut d'identité. Sur la foi d'un tel préambule, on peut tout craindre pour lui, on sera encore loin du compte. Car non content de jongler avec les déguisements et de se jeter dans d'inextricables guêpiers, David Bloom a le don de faire tourner son monde en bourrique. Quand on saura que ce monde est pratiquement illimité, qu'il englobe aussi bien l'univers parisien des années 1980 que le Royaume des morts et celui des créatures fictives ou historiques, on pourra peut-être mesurer le champ d'action de David Bloom et l'ampleur des désastres qui se préparent. Ici et là, partout et bien malgré lui, le héros va semer la zizanie, déclencher des drames, provoquer des catastrophes. Mais quel est donc cet énergumène, peut-être doué d'ubiquité, en tout cas marqué d'une tare constitutionnelle : l'incapacité à prendre la vie au sérieux ? Justement, à tant changer de masque et à force de pratiquer le simulacre, il ne le sait plus lui-même. Il se perd en conjectures, il en est à dénombrer ses visages, à redistribuer ses pensées, ses actes et ses malheurs comme tel personnage de Joyce (ne s'appelle-t-il pas Bloom ?). Il lui faut sans cesse se garer à droite, à gauche, se méfier – en lui – de celle-là, se défendre – en lui – de cet autre qui prétend lui faire un enfant dans le dos.

Il l'a avoué d'entrée de jeu, il aime se *mettre* en femme et se présente alors aux autres comme Muscadia Pétrouva, jeune femme aguicheuse et énigmatique. Mais il est aussi Michel Taroski, ce terroriste qui vient de poser une bombe à Orly et de causer la mort de trois personnes. Enfin, il devient épisodiquement, le week-end de préférence, le comte Heinrich von Eschenbach, mort cent cinquante ans plus tôt dans son sinistre château de Bavière. Ainsi perclus d'identités toutes plus compromettantes et difficiles à gérer les unes que les autres, David Bloom ne sait bientôt plus où donner de la tête et de la présence.

Sur le mode burlesque

Par quels tours de passe-passe peut-on arriver là en 1986, en notre époque d'informatique et d'inquisition policière, où chacun est dûment recensé, fiché, sommé de coïncider avec son état civil ? C'est peut-être précisément là que le bât blesse David et le fait renâcler : être adulte, c'est renoncer à jouer des rôles, c'est choisir (ou accepter) une identité et s'y tenir, pense-t-il. Or, à vingt-six ans, David Bloom ne s'est pas résigné à devenir une grande personne, « *parce qu'une grande personne, c'est quelqu'un qui n'a pas qu'une grande vie* », et cette vie, en général, on la rate.

Affecté de cette pluralité incurable, non exclusive pourtant de solide logique et de lucidité, David Bloom dresse le catalogue des aberrations contemporaines, mine de rien, tout en vivant les multiples turpitudes de ses multiples vies. Marqueterie de dérisions, florilège d'allusions parodiques à nos médiocres mythes, à nos miteuses gloires, ce roman fait mouche, lui aussi, mine de rien. Sur le mode burlesque, François Coupry suggère que, dans un monde qui ne présente plus que les dehors du chaos, l'individu n'a guère d'autre recours que de recenser, de ressasser les apparences. Même les mots subissent les effets de la décadence, participent de la dérégulation universelle et portent les stigmates d'un avilissement et d'une mort prochaine.

« *Manies d'époque* », éphémères médiateurs promis à une prompte désuétude, on ne saurait miser sur ces vocables et ces références qui émaillent notre langage quotidien. Alors, ultime

piéd de nez à la vanité, François Coupry, qui ne se fait pas d'illusions sur l'avenir de notre société et pas davantage sur la pérennité de son œuvre, prend le soin malicieux et paradoxal d'établir une sorte de glossaire à l'usage de ses hypothétiques lecteurs du vint et unième siècle. Il leur explique « appart », il leur explique « minitel », il leur explique Elvis Presley et Raymond Barre, « Walkman » et Patrick Sabatier...

Ce qu'il n'explique pas, car il est modeste, ses lecteurs d'aujourd'hui, pourvu qu'ils soient attentifs, pourront le découvrir et s'en enchanter : à savoir que son David Bloom, ce menteur invétéré, ce traverseur de miroirs, ce visiteur d'outre-tombe, est sans doute né de l'accouplement de créatures issues de Lewis Carroll et Joyce. Et que, plagiant ce dernier, il aurait pu dire : « *L'histoire est un cauchemar dont j'essaie de m'éveiller* ».

Le Monde, 11 septembre 1987.

François Coupry : le roman, c'est-à-dire le théâtre par Jacques de Decker

L'embouteillage est l'expérience tangible de l'absurdité pure. Voilà les hommes qui se sont dotés des attributs de la vitesse, qui ont élaboré autour d'eux des engins destinés à abolir les servitudes du corps, du temps et de l'espace et qui se retrouvent bloqués, prisonniers de leurs habitacles, aussi immobilisés que s'ils étaient privés de l'usage de leurs jambes. Tout cela par leur propre faute et en dépit des prodiges de leur ingéniosité. Depuis les débuts, François Coupry est sidéré par l'image de ces mille-pattes mécaniques qui, chaque jour aux mêmes heures, font des artères de Paris des rivières d'acier. L'un de ses premiers livres s'intitulait *Les Autocoïnés*. Dans son plus récent roman, embouteillage reparaît comme obsession. Il est la condition première de la vie moderne, dans une société que d'autres que lui ont qualifiée de bloquée, où les destins ne sont le plus souvent, pour reprendre un autre de ses titres, que des « promenades cassées ». François Coupry n'est pas, comme la plupart des écrivains français de sa génération, prisonnier de ses problèmes esthétiques et de ses inquiétudes créatrices – le nombre de romans qui, cet automne, ne parlent que des affres du scribe : vivement qu'un vent d'invention et d'aventure oxygène ce petit monde qui ne s'entretient plus que lui-même ! –, même s'il est l'un des théoriciens les plus stimulants du roman en tant que pratique narrative.

Comédie

Coupry fait la distinction entre la délectation morose dans la contemplation de ses inhibitions, qui n'est qu'un facteur supplémentaire de stérilité, et une réflexion qui soit un réel garant de dynamisation de l'imaginaire. À la tête du groupe d'écrivains qui anime la revue *Roman*, il est la cheville ouvrière d'un mouvement de renouveau de la verve romanesque. C'est ainsi qu'il a dirigé, au printemps dernier, un numéro voué tout entier à la théâtralité.

Jean-Pierre Enard, l'auteur de *Voyage des comédiens*, mort depuis, eut l'occasion d'y écrire un dernier article où il disait notamment : « cette multiplicité dans l'unique, c'est bien évidemment la tentation du romancier. Il joue avec ses doubles, sans jamais se perdre de vue soi-même, une comédie dont il détermine les décors et la distribution. Un roman littéraire, c'est finalement « moi, texte et mise en scène de moi, avec moi dans les différents rôles de moi ». C'est peut-être pour cela que les auteurs se comportent en éternels insatisfaits : il y a toujours un moi qui trahit et tout est à recommencer. »

Dans la même livraison de cette revue dont on s'avisera peut-être un jour qu'elle joue, dans la vie littéraire française, un rôle que l'on aurait tort de continuer à négliger, François Coupry émet lui aussi des hypothèses quant à la dimension théâtrale de la pratique romanesque lorsqu'il dit que le roman « n'est ni discours, ni spectacle, il est les deux », ou lorsqu'il pose cette distinction fondamentale : « le récit dit ; le théâtre fait semblant ; le roman fait semblant de faire semblant, et en cela dit. »

Ces considérations pourraient paraître parfaitement oiseuses si elles ne coïncidaient pas avec la parution d'un nouveau livre de François Coupry qui illustre les idées qui le préoccupent. *Avec David Bloom dans le rôle de David Bloom* est, au surplus, et ce qui ne gâtent rien, l'un des romans les plus divertissants et les plus séduisants qui se puissent lire. Coupry y fait la démonstration époustouflante d'une virtuosité qu'on ne lui connaissait pas, en particulier depuis *La Récréation du monde* et *Le Rire du Pharaon*, mais qui, ici ne lasse ni n'agace jamais, tant il mène rondement son affaire.

Clins d'œil

On ne se souvient, dans l'*Ulysse* de Joyce, de ce chapitre où Léopold Bloom participe, dans une bibliothèque dublinoise, à une controverse épique sur Shakespeare. Joyce s'y est amusé à présenter sous forme d'une farce exégétique des discussions savantes sur les rapports entre la biographie et la création. Avec le chapitre de Circé, qui se passe dans les bas-fonds de la ville, et le monologue final de Molly Bloom, il est un des trois passages qui font d'*Ulysse* le roman le plus théâtral qui soit.

Rien d'étonnant, dès lors, à ce que Coupry se soit plus à donner à son personnage le nom du démarqueur en petites annonces en qui Joyce avait vu la réincarnation dérisoire du héros de *L'Odyssée*. Le David Bloom de Coupry est une sorte de Frégoli qui ruse à qui mieux mieux avec les pièges de l'identité. Résolument allergique aux embouteillages qu'impose le système, David Bloom est un forcené de l'ubiquité qui va bien au-delà de la simple dualité que pratiquaient D^r Jekyll et son double. David, excusez du peu, est à la fois un jeune chef d'entreprise, héritier d'une grosse boîte, la fiancée de celui-ci qui, lorsqu'elle affecte de rompre avec lui, séduit le père de son promis, un terroriste qui, dans le Paris explosif de ces derniers temps, pose des bombes à Saint-Germain-des-Prés, et un descendant de Wolfram von Eschenbach, l'auteur médiéval de *Parsifal*, qui fréquenterait au siècle dernier l'entourage de Louis II de Bavière.

On ne sait qui est le plus habile, de David qui réussit à mener de front ses multiples destinées, jusqu'à ce qu'elles finissent par s'emmêler tragiquement, ou de Coupry, qui tricote un roman d'une ingéniosité diabolique et sans cesse hilarant. La preuve qu'il a relevé son défi, c'est qu'il est parvenu à faire de son personnage parfaitement insaisissable une figure romanesque étonnamment attachante.

Le livre est truffé d'allusions à l'actualité récente. Coupry n'a pas renoncé pour autant à entrer dans la postérité : il adjoint au roman des notes destinées aux lecteurs du XI^e siècle qui sont une sorte de complément au *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert. Son humour dévastateur s'y donne à cœur joie. Preuve que l'on peut, tout goguenard, entrer en Littérature par la grande porte tout en lançant plein de clins d'œil aux copains...

Le Soir, octobre 1987.

« Il y a deux jours, j'ai tué trois personnes, c'est quand même embêtant... »

par Line Karoubi

« *Votre histoire est si inimaginable et incroyable qu'aucun menteur n'aurait l'audace de l'imaginer s'il souhaitait être cru.* » Portrait du romancier en illusionniste raté ? Scepticisme d'un lecteur désabusé ? Ni l'un ni l'autre. C'est tout simplement de farceur de David Bloom qu'un interlocuteur médusé, quoique incrédule, observe d'un œil glauque.

À moins de prendre régulièrement sa vessie pour une lanterne ou sa médaille de Lourdes comme assurance-vie, tout individu normalement constitué ne réagirait pas autrement, confronté aux mésaventures du héros de François Coupry.

Dès la première phrase de *Avec David Bloom dans le rôle de David Bloom*, on se dit qu'on est probablement en train de mettre le pied dans quelque chose de pas très net qui relève à la fois du délire schizophrène, de la folie sanguinaire et de la jubilation narcissique : « *Il y a deux jours, j'ai tué trois personnes, c'est quand même embêtant, je m'appelle David Bloom, je me trouve beau, j'enlève ma perruque de femme.* »

La suite confirme le diagnostic en l'aggravant. Parce que David Bloom ne s'appelle pas David Bloom ou plutôt pas seulement David Bloom, qu'il remet sa perruque de femme une bonne dizaine de fois au cours du roman et, point d'orgue de l'affaire, qu'il ne se satisfait pas de trois victimes...

Non content d'avoir déjà fait rire un pharaon et mis le monde en récréation, François Coupry n'a pas résisté à la tentation de nous donner une nouvelle mystification, une de ces « hénaurmes » farces qui se moquent de la raison pure comme d'une guigne. François Coupry ne s'en est jamais privé.

Un caméléon de haute lignée

De clins d'œil référencés aux « happy few », en cascades verbales éblouissantes cet écrivain glouton trouve le moyen de mettre au tapis notre pseudo-modernité en nous obligeant à la regarder en face.

Il tire des années 80, pleines de bruits inutiles et de fausses fureurs, un personnage à leur image. Son David Bloom porte le costume d'Arlequin et la baudruche de Polichinelle. C'est un caméléon de haute lignée – petit-fils de Léopold Bloom venu tout droit de chez *Ulysse* – qui pousse à leurs limites tous les paradoxes du comédien.

Dans la série des doubles et des caractères réversibles aux prises avec « l'éclatement du moi », il remporte la palme. Docteur Jekyll et Mr. Hyde n'ont qu'à bien se tenir, Bloom les rabaisse au rang de timorés individus. Pourquoi se contenter de deux vies seulement quand on pense être capable d'en assumer quatre à la fois ? Incorrigible David Bloom ! De jour, vous le trouverez en patron dynamique d'une entreprise florissante de mickeys et autres jouets gonflables. De cinq à sept, prêt à partir de Mr. Goodbar travesti en Muscadia Petrova.

Pour finir dans les grands cimetières sous la lune en comte Heinrich von Eschenbach ou dans les aéroports en terroriste dynamiteur connu des services de police sous le nom de Michel Taroski.

Bref, ce n'est pas un récit qui s'annonce mais une mêlée à quatre dans laquelle Bloom tient lieu de ballon ovale. Toutes ses vies parallèles, au lieu de rester tranquillement chacune chez elles, vont se télescoper, s'emboîter les unes dans les autres, provoquant autour de ce martyr de l'identité un essaim infernal de quiproquos et de méprises.

Détail supplémentaire : c'est lui qui s'arrange bien entendu à chaque fois pour les provoquer. On tient là, sans doute possible, un authentique logicien du désastre. Un fou tellement atteint qu'on le retrouve en train de discuter le coup avec Blanche-Neige, Groucho Marx, lady

Macbeth, Jeanne d'Arc et le docteur Freud : irrécupérable et définitivement perdu pour la nation.

Pour compléter ce tableau réjouissant, Coupry a pensé à tout. Au cas où ses jongleries passeraient le cap de l'an 2000, on trouvera à la fin de l'ouvrage un glossaire à l'usage des futurs lecteurs. Ainsi, entre la définition de l'adjectif « ringard », du « minitel » et des « baskets », tous termes abscons après le déluge, on découvrira le destin qui attend Ivan Lendl et Rika Zarái.

On n'en dira pas plus, sinon que Coupry rime avec Jarry quand il s'agit de manier la grosse artillerie des ficelles et d'agiter les pantins. Rien ne vaut, c'est bien connu, le détour par le grand-guignol et l'excès carnavalesque pour mettre le roman à la question et lui tirer des aveux de machination. Chacun sa méthode. Coupry, lui, se promène avec des masques et des confettis plein ses poches.

La Culture, octobre 1987.

Le Grand-Guignol de François Coupry par Patrice Delbourg

40 ans. Rédacteur en chef de la revue « Roman », il occupe un rouage essentiel dans la très sérieuse Maison des écrivains. Et pourtant, méfiez-vous, en marge grouille une œuvre de fiction hors gabarit, totalement loufingue...

François Coupry est fêlé. Regardez bien ses titres. Vous y trouverez les mots « rire, récréation », « soleil », « chance », etc. Autant de joyeuses machines de guerre contre toutes les manifestations de la sottise contemporaine. Allégresse et jubilation : voilà bien deux carburants rares dans le contexte nombrilique de cette rentrée romanesque.

Ses auteurs préférés s'appellent Evelyn Vaugh, Albert Cohen, James Joyce, Lewis Caroll, Pound, Durrell, Isherwood, Faulkner, Malaarte. Pas une référence hexagonale. Nous voici sans compas, ni boussole. Quand vous aurez ajouté Robert Louis Stevenson, vous serez au cœur de cette « confédération de citoyens multiformes, hétérogènes et indépendants » que représente la crypte à mots sulfureux de Docteur François et Mister Coupry. Travestissement, théâtralité, invraisemblances nourries de BD et de références feuilletonesques s'atomisent en une cohue de fictions maquillées et minuscules. « *Je suis lesbien !* » proclamait déjà notre Fregoli au stylo, à l'orée des années 80.

Dernier avatar. David Bloom surgit de sa perruque, démarre une parlerie bouffonne, accumule les allusions parodiques, ressasse nos aberrations, bref, nous fait tourner en bourrique. Simulacre sur un triple registre. Il est à la fois un homme et Muscadia Petriwa, troublante et aguicheuse créature. Il est tour à tour patron d'entreprise, dynamique, intégré dans un système économique et Michel Taroski, terroriste, poseur de bombes au drugstore Saint-Germain. Enfin, il se balade de la Closerie des Lilas du XX^e siècle, jusqu'à un mystérieux château, au XXI^e, sous les traits d'Heinrich von Eschenbach. David Bloom n'est plus un banale bipède, c'est une foule prodigieuse qui déborde le pays, envahit la planète. Tout le puzzle d'une vie à ramasser dans les débris de minitel, sida, Stallone, Madonna, Pepsi-Cola, Reagan, Lendl, Kleenex, Lacan, peep-show et autres hiéroglyphes d'une fin de siècle chavirée. Une invention délirante qui apprivoise une nouvelle réalité entre une tombe du Père-Lachaise et le cigare de

Groucho Marx. On titube. On trébuche. Groggy dans les cordes de ce bric-à-brac joyeux et démesuré. Le lecteur de base roule de gros yeux, comme dans un film de d'Eisenstein, ravi et ému de ce méli-mélo tragico-comique.

Coupry, chevalier de la divagation, concasseur de cartésianisme ! Dehors, nous voulons dire, hors du livre, la vie peut continuer, morne, anthracite, répétitive. Ici, dans ce petit enclos de démençe fardé, un geyser de potion magique nous cogne la glotte.

L'Événement du jeudi, 1^{er} au 7 octobre 1987.

Épopée loufoque par Nadine Sautel

Au moment où Alain Finkielkraut dénonce *La défaite de la pensée* (« Une paire de bottes vaut Shakespeare »), François Coupry en donne une illustration qui donne le vertige. Au nom du sacro-saint principe d'équivalence, *Avec David Bloom dans le rôle de David Bloom* ne proclame-t-il pas que la liberté est le droit de faire n'importe quoi ?

David Bloom, c'est monsieur-tout-le-monde, autrement dit un homme qui s'ennuie. Parce qu'il a la tête trop pleine, parce que son corps est vampirisé par une morale soixante-huitarde et un bataillon de stéréotypes télévisés. P.D.G. d'une usine de poupées gonflables, il rêve de pouvoir dynamiter son entreprise, mais comment passer l'acte sans risquer sa situation ? De l'obsession au délire, le pas est aisément franchi, et, sous le nom de Michel Taroski, David pose des bombes ici ou là, comme d'autres refont indéfiniment leur nœud de cravate.

Docteur Jekyll et Mister Hyde ? S'il n'était que cela, David serait une personne comblée. Mais Stevenson avait déjà deviné que chacun, dans un proche avenir, serait « formé d'une véritable confédération de citoyens multiformes, hétérogènes et indépendants ». Jeune cadre dynamique, travesti séduisant son propre père, pyromane à l'occasion, génial inventeur des « souterrains du temps » qui lui permettent d'échapper aux polices internationales, David Bloom n'est plus un individu, c'est une foule qui déborde le pays, qui envahit la planète. Une planète qui va bientôt réclamer son autonomie et gommer son créateur comme une rature : déjà, l'aïeul Œdipe menace de lui crever les yeux, tandis que son ancêtre Léopold Bloom, désertant *Ulysse* sur un pied-de-nez à Joyce, s'apprête à déguster ses viscères...

Piégé par ses innombrables « moi », ne distinguant même plus le dedans du dehors, David voudrait hurler, mais les fantômes des Marx Brothers gesticulent sur ses cordes vocales. Il voudrait réfléchir, mais lady Macbeth et Jeanne d'Arc ont élevé des barricades dans sa tête. Va-t-il pour autant réintégrer les deux dimensions de la page ? On pense souvent à l'écran magique de *La rose pourpre du Caire*, d'autant que Woody Allen est également un personnage à part entière du livre. Mais Woody s'identifie plutôt ici à son *Zelig*, inspirant à l'infortuné David Bloom une subversion désopilante de tous les conformismes. Unanimement haï, voici que David séduit, envoûte... Mais n'anticipons pas sur cette épopée loufoque que François Coupry présente à juste titre, entre le fantastique et l'actualité, comme un microcosme de son œuvre (*La terre ne tourne pas autour du soleil*, Gallimard, 1980 ; *La vie ordinaire des anges*, éd. Laffont, 1983 ; *Le rire du pharaon*, éd. Laffont, 1984). Cette fois encore, l'auteur ne cède pas au pessimisme à la mode. Il essaye de comprendre, nous entraînant, à travers un tourbillon de plus en plus rapide, de l'intimité personnelle à la scène collective. Entre un dialogue-vérité, frôlant la vulgarité d'une évocation qui a la pureté d'un dessin au trait, il se lance soudain dans un pastiche presque cinématographique de 1984

d'Orwell, pour prêter bientôt à *Ulysse* de Joyce des allures de western. Et comment ne pas saluer cet éloge superbe de *La Belle et la Bête*, de Cocteau, qui constitue le noyau poétique du livre ? Une revue très peu conventionnelle de notre fin de siècle, à savourer, pour le plaisir, un peu comme le film *Hellzapoppin*.

Magazine littéraire, septembre 1984.

Avec David Bloom dans le rôle de David Bloom par Jean David

Voici un roman qui avait tout pour déplaire et dont je n'ai pu m'arracher avant la fin, sans avoir sauté un seul mot... Comme un grand nombre de lecteurs, je redoute par-dessus tout la saison venue du grand cirque littéraire, ces produits typiques du chaudron parigot, bourrés de clins d'œil, « supermag » de la culture universelle : rien que de la pacotille de première qualité...

Mais Coupry nous jette dans les pattes un personnage d'une banalité qui force l'amitié. Et bien dans la ligne, en cela, de son aïeul revendiqué, le grand Bloom de Joyce. À la lettre, nous sommes tous comme ce David protéiforme. Qu'il soit le fils d'un chercheur américain et d'une Girondine pur sang, vaguement philosophe et chef d'entreprise par accident, n'est qu'un fond de décor. Ce qui compte, c'est qu'en lui, dans les eaux profondes, palabrent en permanence des personnages vrais ou faux, du vieux Bloom l'Irlandais à Sigmund Freud, de Jeanne d'Arc à lady Macbeth, et où ne manquent, à mon idée, que don Quichotte et Gille de Rais.

Ce qui émeut, c'est que ce pauvre garçon, faute peut-être d'être lui-même avec assez de simplicité, tend à devenir vraiment « quelqu'un », mais quelqu'un d'autre : une fille ravissante, un terroriste d'aujourd'hui, un comte allemand au siècle dernier. Ce qui passionne et nous enchante, c'est qu'il les dépeint réellement tout à tour et par intervalles, s'habille en Muscadia Petrova, lance des bombes avec le bras de Michel Taroski, et que son cœur bat d'un amour fou sous le gilet noir et la redingote mauve de Heinrich von Eschenbach.

Et ici, ce qui aurait pu ne rappeler que la *Vie secrète de Walter Mitty* nous embarque du côté Jean Ray, du romantisme allemand toujours à la mode, du grand roman populaire de toujours, de Paul Féval à Maurice Leblanc, avec tout de même, noblesse oblige, les amitiés de Stevenson, le salut ténébreux d'Edgar Poe, et la bénédiction de Borges.

Et Coupry, dans tout cela, me direz-vous ? Eh bien, c'est lui, c'est nous. Le commanditaire, le maître d'œuvre, et en même temps le matériau.

Ce n'est pas si mal... La furie contemporaine de l'« identité », qui conduit à tant de dévergondages, méritait bien ce joyeux traitement romanesque.

Coupry a mis dans le mille.

Le cahier jaune de VSD, 3 septembre 1987.

**

Passez Muscadia par Hugo Marsan

David Bloom est un sacré énergumène. Méfiez-vous. Emportés par le rire, vous tomberez dans le piège : mine de rien, François Coupry nous assène quelques cinglantes vérités sur notre temps.

François Coupry est un moraliste. Derrière le charme échevelé de son roman se cache un philosophe : il observe notre société et s'émeut de l'effacement de l'être au profit du paraître. David Bloom, son héros, résout la pesanteur de cet enfermement grâce à la force préservée de l'imaginaire qui propose des masques, des travestissements et se moque du temps et de l'espace.

Lorsque David Bloom se lamente : « Pourquoi suis-je à part ? ... Suis-je fou et malade de n'avoir jamais rien pris au sérieux, d'avoir menti dès l'enfance, d'avoir joué avec moi-même, avec le monde ? », ne le prenons pas trop au sérieux nous-mêmes. David, à sa manière, est heureux et si, à la fin du récit, il se retrouve nu et misérable, il a l'avantage d'avoir tenté l'impossible et connu la jouissance du mystificateur. David Bloom vit plusieurs rôles et son théâtre est la vie, une vie moitié terre, moitié rêve, mais une vie frémissante d'émotions, haletante et jamais morne, une vie sans programme qui s'offre le luxe de sa propre mise en scène et la douloureuse soumission aux conséquences d'un cérémonial créé par lui, tyrannique néanmoins, comme les jeux de l'enfance où les règles préalablement définies règnent jusqu'au despotisme.

David est un jeune homme bien sous tous rapports, directeur d'entreprise et amoureux des femmes. Pourquoi alors l'irrésistible vertige qui l'amène à devenir femme, la belle et froide Muscadia, puis à s'enfoncer dans les caves du temps pour être Heinrich von Eschenbach, amoureux d'un superbe adolescent, Franz Ekernacht, ou encore fuir, poursuivi par une police secrète, l'ignoble terroriste Michel Taroski, personnage qu'il croit être jusqu'à la plus terrifiante angoisse.

Ces rôles qui harcèlent David Bloom pourraient trouver leur point d'équilibre au cours d'une organisation du rite si ces rôles eux-mêmes ne déclenchaient d'autres révélations quand les masques tombent ou que les visages basculent. Ainsi, David-Muscadia est amoureux d'une femme, Elisabeth qui, elle, semble aimer les femmes ! David-Heinrich se demande si Franz n'est pas une jeune fille et David-Taroski a du mal à dissocier son copain Morlevent de l'indic qui le file dans la grisaille du matin. **La multiplication des identités provoque bien sûr les situations comiques qui sont l'apparente saveur du roman. Mais cette surabondance de signes et le trouble que les individus ont à se définir plaident contre la difficulté d'être, contre l'horreur (si l'on y songe) à vivre et mourir dans une peau unique, à subir un unique destin et à aimer au masculin ou au féminin, sans recours, dès l'instant où le choix se décide.**

La structure d'*Avec David Bloom dans le rôle de David Bloom* emprunte au théâtre de boulevard le rythme de ses séquences, parodie le polar, découvre avec délice les imbroglios, quiproquos du mélodrame, et le lecteur-spectateur intervient malgré lui dans sa projection inévitable vers l'excitant : « Que va-t-il se passer, », corps tendu comme si de lui dépendait la suite des événements. C'est dire que François Coupry sait se moquer de lui-même, s'il se moque de nous. Burlesque certes, son dernier roman, mais derrière le rire un regard désespéré sur notre univers, nos mythes dérisoires, nos manies qui nous tiennent lieu de divinités (il nous propose un glossaire des mots et des noms en usage actuellement... comme si son œuvre devait se lire dans cent ans, comme si nous-mêmes, déjà, nous étions absents de notre temps...).

David Bloom est un homme de mauvaise compagnie. menteur invétéré, prestidigitateur entre rêve et cauchemar, violeur de tombes à souvenirs, oui, David Bloom est un sale garnement. C'est pour cela que nous l'aimons, il nous enchante comme tous les mauvais sujets : nous savons que leur violence et leurs acrobaties douteuses occultent leur panique face aux aberrations d'une époque sans illusion, et leur grand besoin d'amour. Car, j'avais oublié de vous le dire, *Avec David Bloom dans le rôle de David Bloom*, c'est un grand roman d'amour.

Gai pied Hebdo, octobre 1987.

François Coupry : David Bloom dans le rôle de David Bloom par Joël Schmidt

François Coupry vient d'écrire à sa manière, c'est-à-dire dans la fantaisie de la dérision tragique, un nouveau *Six personnages en quête d'auteur* : *David Bloom dans le rôle de David Bloom*, sorte de Frégoli désespéré qui cherche une identité perdue. Sa mère rêvée, peut-être inconnue, n'est-elle pas au centre du récit, comme un filigrane tenace, en empruntant le sexe, le costume, la peau, la voix, le comportement de personnages imaginaires, masculins et féminins, dont il prend les réalités pour des désirs ? Il y a dans tout ce roman « horsdinaire » une perpétuelle inversion, celle de la chronologie, puisque le monde du XIX^e siècle et son romantisme allemand se retrouve, au bout de l'épreuve initiatique des souterrains d'un cimetière, celle des valeurs déchirées, conspuées, contredites, celle du déguisement, celle du patron qui se métamorphose en terroriste, de l'amoureux qui devient l'amoureuse, celle du langage dont François Coupry capte les tics qui le dénaturent, les abréviations, les lieux communs, le parler pour ne rien dire, l'éréthisme et l'agitation d'une société à la fois frivole, légère et captive de ses clichés. Raconter *David Bloom dans le rôle de David Bloom* ? Une vie n'y suffirait pas ; il en faudrait plusieurs et François Coupry a réussi cet exploit de 376 pages, sans compter quelques notes destinées au XXI^e siècle qui serait bien incapable de comprendre notre scholastique, pire que la médiévale.

Oui, ce roman est drôle, drolatique même, mais c'est aussi le sourire fardé du clown dont les lèvres restent amères. Oui, ce roman est fantastique, mais c'est aussi le fantasme d'un monde décadent et poussé dans les fantasmagories du XIX^e siècle. Oui, ce roman est une histoire sans cesse tournée vers la comédie de mœurs, mais c'est aussi la morale impitoyable d'une époque mutante, incapable d'être et même de n'être pas. Oui, c'est un roman qui nous entraîne dans les aventures du délire organisé de David Bloom, mais gare aux déraillements de la folie et de la mort.

François Coupry, avec *David Bloom dans le rôle de David Bloom*, vient d'écrire un roman pétillant, ses bulles vous explosent à la figure, ce récit vous entraîne loin derrière son personnage habité par une sorte de délire iconoclaste de notre univers, vers un néant occulte où seul le rêve mérite d'être vécu. C'est un roman tout en prismes, en faux miroirs, en apparence, en glaces déformantes. Qui n'y verrait une des plus féroces satires de notre fin de siècle qu'il m'ait été donnée de lire ?

Réforme, 19 décembre 1987.

Comédie ? Tragédie ?

par Harry Kampianne

Un roman sur l'ambiguïté, le jeu de cache-cache avec soi-même. Qui égare et interroge...

David Bloom dans le rôle de David Bloom. L'histoire d'un être qui, sous la plume de François Coupry, prend des allures de schizophrénie galopante et dont la finalité est de mener pour le meilleur et pour le pire des existences troubles et opposées. Pas si facile que ça, à notre époque, d'être un poseur de bombes, un jeune patron et de regagner au 19^e siècle son château en Bavière sous les traits du comte von Eschenbach. D'autant plus difficile de s'offrir les délices d'une ambiguïté sexuelle à travers Muscadia Pétrova et de se retrouver en présence d'un père séduit par les charmes « glacial » de son jeune fils travesti. Charme opérant sur Elisabeth Buendia : femme de tête, illusion, fantasme ou réalité.

David n'a pas grandi, le monde des adultes ne l'intéresse pas, il parcourt non sans mal les contradictions vaudevillesques de ses multiples facettes (rôles), cherche à recréer au détriment de lui-même et de son entourage, ses rêves d'enfants les plus fous. Il sera le maître incontesté de sa chute tragique ou le meneur inconscient de son agonie. Tous ses masques se dérobent un à un jusqu'à l'ultime jugement symbolisé par Pierre Morlevent ; le gros flic débonnaire. David ne contrôle plus la situation, le dérapage est inévitable, les apparences de son imagination débridée lui échappent. Nu devant lui-même, la vérité éclate et balaie les quiproquos rocambolesques de cette tragi-comédie. David doit assumer... jusqu'au meurtre.

La prose métaphysique de cet auteur de quarante ans donne à cette fable contemporaine la hauteur dramatique et passionnée du rêve. Par le biais d'une féerie contemplative, le lecteur peut-être amené, malgré quelques lourdeurs philosophiques, à se poser une série de questions sur la nécessité et le danger du « Jeu » et de la « Mystification ». Peut-on vivre plusieurs vies, se sentir hors-la-loi et intégré, polyvalent et menteur ? C'est toute une palette de sentiments que nous découvrons à travers le style baroque (à la fois comique et tendre) de cet écrivain.

François Coupry n'est pas un inconnu dans le monde de l'édition. Citons pour mémoire *la Vie ordinaire des Anges* (1983), *le Rire du pharaon* (1984) et *La Récréation du monde* (1985), ces deux derniers ayant reçu les louanges d'une presse fascinée par la mesure humoristique et le côté burlesque de son écriture. De récit en récit, cet ancien critique littéraire (*le Matin*, *Libé*, *les Nouvelles littéraires*), actuellement rédacteur en chef de la revue *Roman*, nous entraîne à travers les fantaisies désopilantes de ses personnages vers une réflexion « après coup » sur la nécessité dérisoire du « Paraître » et du « Masque », ce faux-fuyant social. Comme le dit si bien David « ... *Je ne vais pas laisser mes masques gouverner la monde...* » (p. 205) : la dualité de l'être dans toute sa splendeur. À savoir si nous-mêmes, nous n'en sommes pas à notre trente-sixième parure. En fin de compte au sein des « ... *différentes vérités de celui qui n'a pas d'âme...* » (p. 29), qui sommes-nous ?

Révolution, décembre 1987.

Imbroglia, chaos & Cie par Denis Maillefer

Où l'on perd la tête en compagnie d'un héros unique aux identités multiples

David est un héros, un vrai de vrai. Mais hélas quadruple puisqu'il se présente, selon l'humeur, sous trois apparences bien distinctes en plus de son existence officielle. David est donc doublement schizophrène. Il est hanté par une préoccupation somme toute universelle : « Être ou paraître ? » « Je veux que l'on soit sous le charme, je ne supporte pas que l'on devienne pas amoureux de moi. Ne suis-je pas adorable ? Est-ce que vous m'aimez ? Est-ce que vous m'aimez, bon sang ? » Oui, on l'aime. Car David séduit, quel que soit le visage sous lequel il apparaît. Tour à tour patron jeune patron dynamique, terroriste, comte et demoiselle, il s'escrime à charmer... David s'ennuie avec lui-même. Alors il joue, s'invente des réalités, multiplie les identités. Transgressant la normalité, il fabule et s'amuse à collectionner les univers. La raison en est évidente : « Pourquoi s'emmerder à répéter la longue banalité de l'existence ? »

Mais la comédie plaisante tourne à la tragédie lorsque, ayant usé et abusé de ses multiples personnages, David se retrouve prisonnier d'un inextricable imbroglia dont il l'unique et multiple acteur.

La morale de cette histoire compliquée est finalement fort simple : tout individu n'existe que par son apparence. Pirandello et Sartre ont précédé Coupry sur ce terrain délicat. Mais à l'inverse de ses prédécesseurs, l'auteur crée un monde burlesque, baroque, où le rire balaie l'angoisse et souligne la pérennité de l'époque.

Ironie suprême, Coupry établit un petit glossaire à l'usage de ses éventuels lecteurs du XXI^e siècle.

Ainsi ces derniers ne seront pas trop égarés parmi nos aléatoires expressions contemporaines. En marge de ce somptueux chaos, François Coupry, en quelques pages très belles de douceur, de tendresse, nous chuchote que tout est encore possible.

L'Hebdo, 5 novembre 1987.

Le roman d'un tricheur par Pierre Paret

Le dernier-né de François Coupry, « **Avec David Bloom dans le rôle de David Bloom** » pourrait porter en sous-titre « Le Roman d'un tricheur ».

David ment plus naturellement encore qu'il respire. Auprès de lui, aussi imaginaire soit-il, le Dorante de Corneille fait figure de freluquet, timide et pâle. David, lui, élève le mensonge au rang de grand art. Il réalise l'incroyable tour de force d'être quatre personnages à la fois, évoluant sous des identités différentes : un PDG, un terroriste, une jeune fille et un aristocrate allemand mort au XIX^e siècle, ce qui l'amène à jongler aussi avec le temps. Opération de haute voltige qui lui procure une jouissance quasi viscérale.

Pourquoi ce garçon intelligent s'est-il embarqué dans cette aventure qui l'entraîne dans une fuite en avant, s'accéléralant au fil des pages et le poussant vers l'abîme ? Une fuite aussi qu'il provoque et qu'il contrôle avec un sang-froid et une présence d'esprit diaboliques. Tout

simplement par besoin et par plaisir de rompre avec le panurgisme ambiant, d'affirmer sa différence et de tourner résolument le dos au petit bourgeois bien sage, bien propre et bien pensant qu'avec un peu de malchance et une bonne dose de laxisme, il aurait pu devenir.

Ce roman, qui ne ressemble à aucun autre, est un roman fou, c'est dire qu'il s'adresse uniquement aux gens sérieux : ceux qui aiment rire et savent prendre ces libertés oxygénantes qui les délivrent pour quelques heures des routines quotidiennes. Il fallait avoir un sacré estomac pour se lancer dans la rédaction de cet ouvrage solide et léger, pour tenir la corde sans défaillance et sans essoufflement durant ces trois cent soixante-quinze pages drôles et teintées de cet humour caustique et impertinent dans lequel François Coupry se complaît, pour son plaisir et pour le nôtre. On chercherait en vain le moindre accident de parcours. Soutenue par un style bref, spontané, caracolant, un tantinet incisif, l'action bondit et rebondit telle une suite de flashes tirés à la mitrailleuse. François Coupry a dû prendre bien du plaisir à écrire ce livre.

Sud Ouest, 20 septembre 1987.